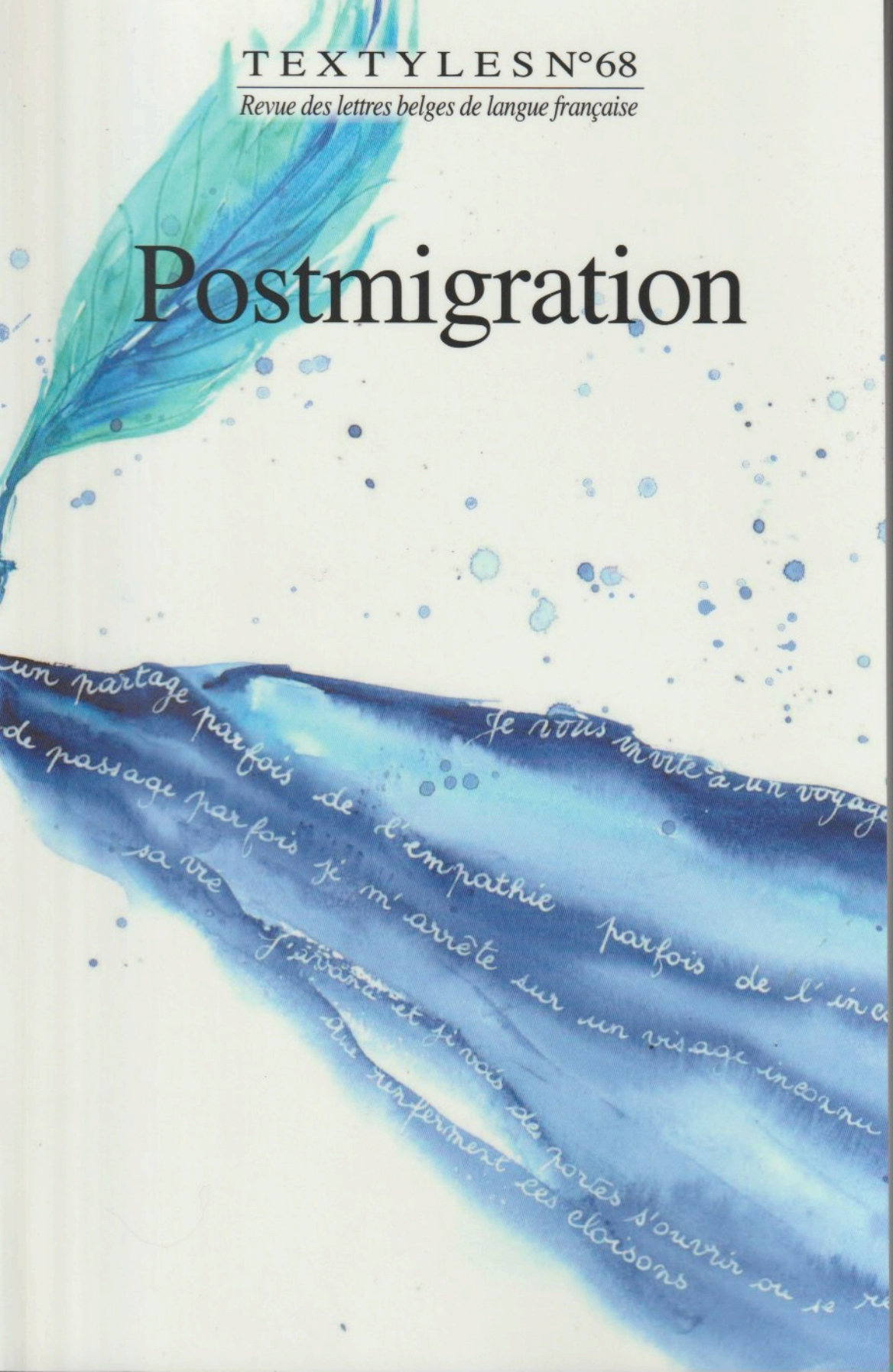


TEXTYLES N°68

Revue des lettres belges de langue française

Postmigration



un partage parfois de l'empathie parfois de l'inconnu
de passage parfois je m'arrête sur un visage inconnu
sa vie j'irais et j'irais de portes s'ouvrir ou se fermer
et me surferment les cloisons

Zaïneb Hamdi : la fille d'Arabe ou l'intrication des luttes

Laurent Demoulin

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/7445>

DOI : 10.4000/14rmt

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2025

Pagination : 103-114

ISBN : 9782875865359

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Liège

**Référence électronique**

Laurent Demoulin, « Zaïneb Hamdi : la fille d'Arabe ou l'intrication des luttes », *Textyles* [En ligne], 68 | 2025, mis en ligne le 01 septembre 2025, consulté le 04 mars 2026. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/7445> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/14rmt>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Laurent DEMOULIN

Université de Liège

Zaïneb Ḥamdi : la fille d'Arabe ou l'intrication des luttes

Bref portrait liminaire de Zaïneb Ḥamdi

Née en février 1989 à Liège et vivant depuis une quinzaine d'années à Bruxelles, Zaïneb Ḥamdi est titulaire d'un diplôme de typographe, de graphiste et de relieuse du livre obtenu à la Cambre. Elle a publié à ce jour en Belgique deux recueils de poèmes, le premier, *Fils d'Arabe*, en 2017 aux éditions Tétras Lyre, le deuxième *Où mon amour sera ḥoub*, à l'Arbre de Diane en 2024. Ce second livre lui a valu en 2025 le prix de la « marraine des Grenades », qui récompense une œuvre féministe de poésie. Par ailleurs, Zaïneb Ḥamdi défend régulièrement ses textes sur scène en tant que performeuse. Sur le site « de la création et de ses métiers » *Bela*, où il est de coutume que les autrices et les auteurs se décrivent à la troisième personne, on peut lire à son sujet :

Ses écrits interrogent, non sans une pointe d'humour, l'altérité face aux mouvements sociopolitiques, sa place de femme et « filles d'Arabe », le rapport aux masculinités, au(x) corps et à la langue¹.

Une généalogie complexe à peine dévoilée

Si l'on s'en tient à son prénom, à son patronyme, aux titres de ses deux livres et à cette notice, la situation de Zaïneb Ḥamdi, quant à la question de la postmigration qui occupe le présent dossier de *Textyles*, paraît simple : l'autrice a l'air de provenir d'une famille issue de l'immigration maghrébine.

1 Cf. [<https://bela.be/auteur/zaineb-hamdi>] consulté le 28.07.2025.

Pourtant, elle se dit fille d'« Arabe » au singulier et non d'« Arabes » au pluriel, dans sa présentation comme dans deux poèmes de *Fils d'Arabe*². Et, en effet, à lire ses recueils, on comprend que son arbre généalogique est nourri par de plus nombreuses racines : dans *Où mon amour sera houb*, elle ouvre un poème sur une expression violente : « ADN séquencé moitié Bougnoule³ », ce qui laisse présupposer une seconde séquence génétique. Or, comme est intervenue *supra* une « Nonna » (*Où*, p. 58, l'italique est de l'autrice) qui parle italien, l'on comprend pourquoi la poète écrit : « Je suis produit de Méditerranée. / Sur l'étagère, pupilles noires, seins d'Europe, cul d'Afrique » (*Où*, p. 11). Le mot « Méditerranée » sert ici d'hyperonyme pour désigner les deux origines, maghrébine et italienne. Ou tout aussi bien peut-on dire que la même mer salée permet d'embrasser en une fois deux rives et de réconcilier deux rivales, Rome et Carthage, qui s'inscrivent toutes deux à même le corps (spécifié comme féminin), mais qui, à peine unies par les eaux communes de la *mare nostrum*, se distinguent l'une l'autre pour partager celui-ci en deux parties, poitrine d'un côté, fesses de l'autre. Il s'agit certes d'une découpe fantasmatique, qu'aucune réalité anthropométrique ne viendra étayer, mais elle n'en est pas moins vécue comme *a priori* fâcheuse ou discriminante.

D'autres indices nous permettent de compléter quelque peu l'arbre généalogique de la locutrice d'*Où mon amour sera houb* tel que celui-ci se laisse deviner dans les poèmes. Concernant la branche maternelle, les indications sont plutôt rares. Le grand-père n'apparaît pas (est-il italien lui aussi?). La mère est un petit peu plus présente, mais elle est toujours associée au père, soit dans le substantif au pluriel « parents » (*Où*, p. 78), soit en tant que complément d'objet direct d'une phrase dont il est le sujet : « Papa taquine Maman » (*Où*, p. 29). Toutefois, dans un poème consacré à la difficulté, pour les francophones, de prononcer son prénom, l'autrice note : « *Zaïneb*, seul prénom pour lequel ta langue maternelle ne trouvera / aucune rime, si ce n'est que lui-même. » (*Où*, p. 68, l'italique est de l'autrice) Le tutoiement, comme dans nombre de poèmes, signale que l'autrice s'adresse à

2 Hamdi (Zaïneb), « Filles d'Arabe » et « Filles d'Arabe II », dans *Fils d'Arabe*, Liège, Éditions Tétrast Lyre, coll. Lyre sans borne, 2017, p. 46 et 47. L'étonnant pluriel à « filles » dans le descriptif de *Bela* renvoie probablement aux titres de ces deux poèmes, ce qui expliquerait aussi la présence des guillemets. Dorénavant, la référence à *Fils d'Arabe* se fera entre parenthèses dans le texte courant au moyen de l'abréviation *FA* suivie du numéro de page.

3 Hamdi (Zaïneb), *Où mon amour sera houb*, Boitsfort, L'Arbre de Diane, coll. Les Deux Sœurs, 2024, p. 69. Dorénavant, la référence à ce recueil se fera entre parenthèses dans le texte courant au moyen de l'abréviation *Où* suivie du numéro de page.

elle-même. Or, la question de la rime ne se pose ici que dans la langue du poème, la « langue maternelle », qui est donc le français (et non l'italien), ce qui laisse supposer que la mère de la poétesse est née en Belgique et que l'immigration, de ce côté de l'arbre, est plus ancienne que de l'autre. La locutrice des poèmes de Zaïneb Hamdi serait-elle « fille d'Arabe » et « petite-fille (ou arrière-petite-fille) d'Italien » ?

En tout cas, quant à la branche paternelle, tout semble renvoyer à la figure du père, omniprésent dans les deux recueils et directement porteur de l'identité « arabe ». Celle-ci se précise, d'ailleurs : on devine qu'elle est sans doute tunisienne quand apparaît, dès les premiers textes de *Fils d'Arabe*, la figure historique d'Hannibal, d'abord appelé, dans le titre, « Cher Monsieur Barca » (*FA*, p. 9). L'hypothèse semble se confirmer dans *Où mon amour sera houb* où se donne à lire la phrase « Au soir de notre arrivée, Tunis prit ma paume [...] » (*Oh*, p. 25). Toutefois, quelques lignes plus loin, la locutrice évoque les « douceurs d'une langue que je ne comprenais pas » (*ibid.*). Elle ne connaît donc pas sa langue paternelle ? Comment cela se peut-il ? Un autre poème, sous forme de saynètes, nous donne la réponse à cette question.

« Vous ne savez pas parler arabe », reproche Papa.

Interdite par la remarque, déplorant le manque :

« Tu ne nous as pas appris. »

Papa, par crainte de l'étiquette, de l'indigène, du primitif, du barbare,

De la phobie des autres

Nous a privé d'une langue. (*Oh*, p. 8)

Plusieurs nœuds existentiels se croisent dans ces quelques lignes faussement simples, qui mettent en lumière les contradictions du père face au problème de la filiation et de la transmission. Celui-ci ne se contente pas de regretter que ses enfants (le « nous » indiquant en effet que sa fille n'est pas seule en cause) ne parlent pas sa propre langue maternelle : il le leur reproche – ce qui est absurde dans la mesure où il est le seul responsable de la situation. Suit l'explication de ce choix de non-transmission : il s'agissait, somme toute, d'aider ses enfants à s'intégrer. L'on pourrait se demander dès lors pourquoi il a préféré, pour sa fille, aux prénoms Marie ou Maria, un « prénom comme un sceau » (*Oh*, p. 71). L'autrice, pour sa part, voit dans ce choix un « risque », qu'elle valorise : « Mes parents ont pris un risque en me nommant [Zaïneb] / Je prendrai ce risque en nommant mes enfants » (*Oh*, p. 78, le prénom est écrit en alphabet arabe). La parole du père présuppose toutefois un regard ambigu sur sa propre culture : avalise-t-il, peu ou prou, les jugements négatifs connotés par les termes « indigène », « primitif » et « barbare » ou s'agit-il seulement des préjugés des Occidentaux ? Auquel

cas, la phrase signifierait que rien ne sert de les combattre même auprès de ses enfants. Il s'agirait d'une résignation totale et douloureuse. D'ailleurs, comment défendre une culture en reniant sa langue? La locutrice, en tout cas, regrette la stratégie paternelle, qui l'a « privée d'une langue » et a ainsi réduit la richesse multiculturelle que le père aurait pu lui transmettre.

Fils de...

Avouons-le, j'ai ici un peu fait la bête en menant cette petite enquête familiale. J'aurais pu me contenter de citer les propos tenus par l'autrice dans sa réponse récente à Nausicaa Dewez dans *Le Carnet et les Instants* quant à la question du plurilinguisme⁴. En outre, alors que je croyais être en train de mettre la dernière main à cet article, Zaïneb Ĥamdi a répondu à un message électronique que je lui avais envoyé quelque temps auparavant et qui semblait perdu dans je ne sais quels limbes numériques. Elle m'a confié que ce sont ses arrière-grands-parents maternels qui ont immigré depuis la Sicile à la suite du Traité belgo-italien sur le charbon de 1946. Sa mère est donc née Belge. Quant à son père, il a en effet quitté la Tunisie pour s'installer en Belgique. L'autrice précise à ce propos que l'immigration n'était alors ni politique ni économique: elle était amoureuse. Les parents de l'écrivaine se sont en effet rencontrés en Tunisie lors des vacances de l'été 1983⁵.

J'ai cependant conservé telle quelle ma petite enquête généalogique car il m'a semblé qu'en procédant ainsi, je décrivais déjà quelque peu l'écriture particulière de Zaïneb Ĥamdi. Celle-ci n'a en effet publié ni des témoignages ni des romans autobiographiques, mais des recueils de poèmes. Si, en un sens, comme nous le verrons, il s'agit de textes engagés, la poésie de Zaïneb Ĥamdi pose davantage de questions qu'elle ne donne de réponses, et se plaît à mêler inextricablement (ou presque) les thèmes, les références et les langues.

4 « [...] avec un père tunisien parlant un arabe dialectal et une mère d'origine italienne, [Zaïneb Ĥamdi] a été élevée exclusivement en français. *'La volonté de mon père était, je pense, d'assurer une forme d'assimilation complète. Il se disait que s'il me parlait en arabe dialectal tunisien, il déforçerait mon français, ce qui m'aurait exposée au rejet, ou simplement aux mauvaises notes.'* » [Dewez (Nausicaa), « Une langue à soi: parcours translinguistiques », dans *Le Carnet et les Instants*, n° 222, janvier-mars 2025, p. 15]

5 Et si Zaïneb Ĥamdi met davantage en exergue ses racines arabes que ses racines italiennes, c'est simplement parce que les premières sont celles vers lesquelles on la renvoie toujours et que personne ne l'a jamais « embêtée » avec les secondes (d'après un message électronique du 15 février 2025).

À cet égard, les deux recueils, même s'ils sont en partie portés par les mêmes thématiques, sont assez différents dans leur élaboration. Le deuxième, qui se fait parfois presque narratif, se donne à lire plus clairement que le premier, qui est plus elliptique sans être ouvertement hermétique.

Commençons par quelques remarques concernant *Fils d'Arabe* en nous arrêtant d'abord un instant sur le titre. Outre qu'il souligne une filiation au singulier, il étonne par l'usage du masculin « Fils », là où l'on n'aurait attendu, de la part d'une autrice, plutôt le féminin singulier « Fille » (ou le féminin pluriel « Filles »). Or, une différence notable (et assez étonnante dans une langue qui n'est jamais aussi féconde que lorsqu'il s'agit de stigmatiser la gent féminine⁶) sépare les locutions « fils de... » et « fille de... » : seule la première sert à forger des insultes, comme « fils de pute », qui déporte l'injure sur la mère, ou « fils de cons ». Ainsi est souligné le caractère souvent stigmatisant de la filiation arabe dans nos pays. De là se file l'un des thèmes privilégiés par l'autrice : la dénonciation du racisme anti-arabe et de l'islamophobie. Sur ce point, elle brasse large, dans le temps et dans l'espace, car elle mêle les époques et sort des frontières belges et tunisiennes en évoquant pêle-mêle la répression sanglante subie par les manifestants algériens à Paris le 17 octobre 1961 durant la guerre d'Algérie (*FA*, p. 35), les émeutes des « rebeus » des banlieues françaises (*FA*, p. 44), la question palestinienne (*FA*, p. 20, 31), la guerre en Irak (*FA*, p. 21 et 22) ou son malaise durant les manifestations nationalistes qui ont suivi l'attentat islamiste contre *Charlie Hebdo* (*FA*, p. 27). La plupart du temps, ces événements sont posés, sans plaintes, sans commentaire explicite. Toutefois, à deux reprises, l'autrice fait appel (comme avec la Méditerranée *supra*) à une entité englobant les protagonistes : par exemple, « Nos sémites fondements » et la « Descendance d'Abraham » qui unissent Palestiniens et Israéliens (*FA*, p. 20) et, quant aux banlieues, l'écrivaine cite un rap scandant la phrase « Jeunes blancs, jeunes rebeus, même clan ! » (*FA*, p. 44). Peut-être faut-il prêter la même valeur œcuménique aux brassages des références qui caractérisent le recueil : on y trouve des termes français qui renvoient à la mythologie arabe (« Djinns », *FA*, p. 24) ou au monde musulman, comme « sourate » (*FA*, p. 11), « ramadan » (*FA*, p. 42), « Jihâd » (*FA*, p. 31, notez l'orthographe inhabituelle) ainsi que des mots arabes en italiques « *Tasfih* » et « *Msafha* » (*FA*, p. 49) mais l'on croise aussi des mots renvoyant au christianisme (« Trinité », *FA*, p. 7), au Moyen Âge chrétien (« Saint Graal », *FA*, p. 10), à la mythologie égyptienne antique (« Isis », *FA*, p. 29) ou au sport américain (« Ali et Frazer », *FA*, p. 38). Il s'agit peut-être aussi, pour

6 Voir Rosier (Laurence), *De l'insulte... aux femmes*, Sion, 180° Éditions, 2018.

Le propos de Schoentjes s'applique pleinement à l'ironie voltairienne, qui feint, par exemple, dans *Candide*, de décrire positivement les horreurs de la guerre. Le poème « Médias » opère, me semble-t-il, une torsion supplémentaire, dans la mesure où le sens littéral n'est positif ([tout compte fait, la situation de l'immigré de deuxième génération est bonne]) qu'en vertu d'une comparaison avec d'autres situations, dont celle du migrant, franchement horrible, ce qui interdit, même l'espace d'un instant, l'évocation du « meilleur des mondes possibles ». L'amertume produite par le sens figuré n'en est que plus profonde puisqu'elle signifie, *in fine*, non seulement que le sujet à qui s'adresse la *doxa* (identifiée par le titre aux médias, mais renvoyant sans doute aussi à des dires tenus çà et là par des proches) n'a en réalité, quel que soit son mal-être, même pas le droit de se plaindre, mais aussi qu'il ne faut voir que des leurres dans les aspects positifs supposés par le discours littéral, c'est-à-dire dans l'éducation moderne et dans la raison européenne (opposées, par sous-entendu, à la religion musulmane considérée comme archaïque), dans les « raisons » (plus difficiles à circonscrire mais renvoyant sans doute, par métonymie ou par synecdoque généralisante, à tous les bienfaits de la vie en Belgique ou en Europe) et les smartphones (soit, en vertu d'une synecdoque particularisante de type Π, la société de consommation occidentale). Le dernier terme de cette énumération, en outre, par son caractère matériel, désacralise les précédents, qui tombent de leur piédestal moral, intellectuel et abstrait.

Notons encore, dans ce poème, l'intéressant mot-valise « *embeurgeoisées* », qui imbrique le substantif « beur » (« arabe » en verlan) dans l'adjectif « embourgeoisées » en n'en modifiant qu'une seule lettre⁹. Et relevons le masculin de l'adjectif « loti ». Faut-il voir dans celui-ci un neutre, qui engloberait toute la communauté dite « musulmane » ? On retrouve en tout cas le masculin du titre du recueil. Or, on l'a vu, deux poèmes intitulés « Filles d'Arabe », répondent à ce titre. De plus, le poème qui clôt le recueil s'intitule également « Fils d'Arabe ». Il est composé de strophes s'ouvrant alternativement par les mots « Fils d'Arabe » et « Filles d'Arabe » (*FA*, p. 55-56). Le masculin du titre peut donc bel et bien être considéré comme un neutre qui englobe filles et garçons, mais le même masculin dans le poème ne renvoie qu'à ceux-ci et les distingue de celles-là. Il ne s'agit cependant pas ici d'opposer les conditions féminines et masculines en fonction

9 L'adjectif est formé, me signale l'autrice avec honnêteté, sur un mot-valise préexistant et déjà répertorié sur *Wikipédia*, le substantif « beurgéoisie », qui désigne l'élite française issue de l'immigration maghrébine et qui a servi de titre à un ouvrage de Catherine Wihtol de Weden et de Rémy Leveau paru en 2001 aux Éditions du CNRS.

d'une lecture féministe qui dénoncerait le sort des femmes dans le monde musulman, car le partage se fait, là aussi, à travers un regard ironiquement islamophobe, la poète prêtant sa voix à un « je » raciste qui voit, dans les fils d'Arabe, un danger et, dans les filles d'Arabe, un objet de désir exotique : « Fils d'Arabe, à surveiller à la loupe / Filles d'Arabe, à dévoiler les croupes » (*FA*, p. 55) ou : « Fils d'Arabe, noyé dans la masse / je vais t'enfermer. / Fille d'Arabe, montre-nous tes cheveux voilés » (*FA*, p. 56). Si féminisme il y a tout de même, il consiste ici à dénoncer le machisme du voyeur raciste, qui résume les filles à leur aspect physique et qui ne veut d'ailleurs peut-être enfermer les fils d'Arabe que dans le cadre de l'éternelle lutte des mâles pour s'approprier l'ensemble des femmes¹⁰.

Toujours est-il qu'au dernier vers du poème, un autre « je » apparaît qui rompt l'ironie afin de clore le recueil sur une note positive : « Fils d'Arabe, filles d'Arabe, / gosses de mes espoirs ».

Où mon amour sera quoi ?

Bien que les poèmes du deuxième recueil soient souvent plus directs que ceux du premier, on y retrouve les mêmes caractéristiques, mais amplifiées ou densifiées. Le brassage des références, omniprésent, s'y condense en un vers spectaculaire : « Sphinx, Méduse, Sirènes, Lamia, Harpies, Vouivre, Shahmeran » (*Oh*, p. 35). Un mot arabe, « *houb* », avec son point inhabituel sous la lettre « h » qui redouble celui que porte le patronyme de l'autrice, se mêle aux mots français dès le titre. Comme une note nous l'apprend, il signifie « amour », de sorte que ce titre *a priori* énigmatique s'avère finalement redondant tout en mettant sur un pied d'égalité le mot arabe et le mot français. En outre, la présence des termes arabes se voit renforcée par un jeu typographique : certains d'entre eux y apparaissent dans leur propre alphabet, notamment, à une reprise, le prénom de l'autrice (*Oh*, p. 78). Le contexte, cependant, permet toujours à qui ne lit pas cet alphabet de comprendre de quoi il est question. En outre, des notes renvoient à un glossaire (*Oh*, p. 87-89) qui explique certaines références ou traduit la plupart des termes. Or, les références à la mythologie grecque (« Antigone » et « Pénélope », *Oh*, p. 28), à la peinture italienne (« Caravage », *Oh*, p. 63), au théâtre racinien (« Bérénice », *Oh*, p. 48), à la Bible (« Philistins », *Oh*, p. 48) n'appellent pas de note¹¹. Il s'ensuit que, même si la locutrice en « je »,

10 Je remercie ici Christophe Meurée qui m'a suggéré cette dernière remarque.

11 J'ajoute une note après le mot « note » pour dire qu'étrangement, « *Nonna* » a droit à sa traduction dans le glossaire (« De l'italien : grand-mère », *Oh*, p. 89).

qui renvoie cette fois clairement, sans ironie, à l'autrice (« Je suis produit Méditerranée », déjà cité), s'adresse à une reprise, semble-t-il, au père en le tutoyant (« Quand tu te fâches, les mots viennent du Sud », *Oh*, p. 61) et au martyr islamiste (« 72 houris au paradis pour féliciter ton sacrifice », *Oh*, p. 30¹²) ou, régulièrement, à elle-même à la seconde personne (« Papa t'enserre d'entre ses bras gigantesques », *Oh*, p. 51), c'est bel et bien à un narrataire francophone, occidental, belge sans doute (comme le laisse penser « au pays de la frite », *Oh*, p. 72), que Zaïneb Hamdi veut transmettre un message. Un « vous » se donne d'ailleurs à lire dans un poème qui s'ouvre sur le vers « Nous, vous nous aimez bien, surtout quand nous sommes *libérées* » (*Oh*, p. 73, l'italique est de l'autrice), qui est répété en quatrième de couverture et qui reprend à nouveaux frais le propos de « Fils d'Arabe ». La première personne du pluriel y désigne en effet les « filles d'Arabes », et la deuxième des hommes blancs. S'agit-il pour autant du narrataire ? Sans doute pas : celui-ci peut être aussi bien une femme qu'un homme, et, quel que soit son sexe, le texte postule qu'il est assez ouvert pour s'intéresser à un recueil de poèmes dont le titre se termine par le terme *houb* !

Toujours est-il que le message politique est le même que celui qui structurait *Fils d'Arabe*, Zaïneb Hamdi reprenant sa lutte acharnée contre les discriminations racistes et contre l'islamophobie galopante. Là aussi, le propos se condense en un bref poème : « *Islamogauchistes, islamistes, radicaux, salafistes, terroristes, wokistes, des Noirs et des Arabes. Mon dieu, faites-moi sourde.* » (*Oh*, p. 50, les italiques sont de l'autrice). Si le contexte se resserre sur la situation belgo-française, il est toujours aussi question de combats lointains. Un poème lu trop rapidement pourrait, à cet égard, prêter à confusion :

Un jour, il n'y aura plus de Judée
 Personne ne saura à qui les Philistins ont donné leur nom
 Dans quel pays actuel Titus renvoya Bérénice
 Tous les murs ne seront que lamentations.
 Il faut des terres. Des terres pour touxtes.
 Lorsque nos pieds foulent le vide, ils atterrissent dans l'abîme,
 Ils atterrissent dans l'oubli. (*Oh*, p. 48)

Outre que l'on voit ici à l'œuvre un brassage de références, on peut se demander s'il faut lire « Israël » sous « Judée » et sous le « pays actuel » de la reine de Judée, en sorte que le poème prophétiserait la destruction d'Israël. Mais, dans sa liste des personnages de sa tragédie, Racine identifiait Bérénice comme étant « la reine de Palestine » et le territoire des Philistins

12 Notons que le père et le martyr sont identifiés dans un vers : « Mon père, mon martyr » (*Oh*, p. 22).

correspond plus ou moins à la Bande de Gaza actuelle, de sorte que la disparition concerne les deux peuples, israélien et palestinien : s'agit-il du rêve d'une union dans la paix ? Le vers « Tous les murs ne seront que lamentations », qui fait évidemment référence au Mur des lamentations de Jérusalem, demeure quelque peu énigmatique, mais l'on peut sans doute le comprendre comme un appel à la destruction de tous les murs qui se dressent entre les nations. Tous les êtres humains, quoi qu'il en soit, ont le droit de disposer de terres, sinon ils sombrent dans l'abîme. Or, l'on sait que des Palestiniens et des Israéliens s'en trouvent les plus démunis à l'heure actuelle... Malgré son ambiguïté et malgré la résolution irénique à laquelle il se plaît à rêver, ce poème est un texte de combat.

À ce propos, on soulignera l'usage non seulement de l'écriture inclusive mais aussi de l'épsilon dans le mot « touxtēs », usage qui se rencontre dans plusieurs textes (« Iels », *Oh*, p. 53) et qui s'accompagne parfois d'un μ (« celleμx », *Oh*, p. 79). Une note à l'orée du livre s'en explique¹³. Cela nous amène à revenir, très rapidement, sur la dimension féministe de la poésie de Zaïneb Ḥamdi, davantage présente dans *Où mon amour sera houb* que dans son premier recueil¹⁴ et qui lui vaudra une récompense de la part des Grenades. Évidemment, le féminisme se heurte ici à l'islam patriarcal dont il dénonce l'absolutisme (« Le droit du père, sur tout / Sur tes désirs, ton corps, ta vie. [...] » (*Oh*, p. 21), de sorte qu'il fait du père de la locutrice une figure ambiguë : il est celui qui « me raconte des histoires sans livre » (*Oh*, p. 14) en même temps que « le monstre foudroyant » (*Oh*, p. 15). Il s'ensuit une tension qui aboutit à ce terrible vers oxymorique : « Mon père, amour haine de toute une vie » (*Oh*, p. 22).

Alors que nous avons vu, çà et là, des rêves de réconciliation entre les extrêmes, les luttes féministes et antiracistes sont ici simplement juxtaposées, sans tentative de dépassement dialectique, de sorte que le texte demeure dans une forme d'irrésolution des contradictions. Toutefois, Zaïneb Ḥamdi parvient à éviter le piège qui consiste à donner, en formulant sa critique du patriarcat islamique, du grain à moudre aux islamophobes. Ce point

13 « Pour marquer l'inclusion, en remplacement du point médian, l'autrice emploie l'épsilon ε, le mu μ. Leur graphie, vue d'un œil latin, rappelle le "e" et le "u" et vient adoucir le gris typographique en s'inspirant des ligatures de la typographie *Adelphé* (2020) de la graphiste Eugénie Bidaut, de la collective franco-belge *Bye Bye Binary*. » (*Oh*, p. 2)

14 Outre « Fils d'Arabe » analysé *supra*, deux poèmes qui se suivent, « Ya Banat » (*FA*, p. 48) et « Rituel de préservation » (*FA*, p. 49), y évoquent, certes, l'exigence de virginité pour les jeunes filles, mais la dénonciation y est implicite.

mériterait une analyse minutieuse. Je me contenterai de deux remarques. D'abord, certains vers à portée générale comme « Absolument tous les territoires soumis à la juridiction du patriarche [...] *Il faut tuer le père* » (*Oh*, p. 21, les italiques sont de l'autrice) signifient clairement que l'islam n'a pas le monopole du patriarcat : celui-ci, selon Zâineb Hâmî, sévit aussi en Occident. Ensuite, la stratégie de l'autrice consiste à renvoyer dos à dos le raciste et le père autoritaire dans la mesure où, somme toute, ils établissent tous deux la même différence entre les sexes, c'est-à-dire entre les fils d'Arabe et les filles d'Arabe. Certes, le père patriarcal peut être taxé de sexiste, mais il ne se réduit pas à son rôle de patriarche puisqu'il suscite l'amour autant que la haine, alors que les islamophobes sont à la fois sexistes et racistes : comme nous l'avons vu dans le poème « Fils d'Arabe », si leur haine des fils d'Arabe se mâtime parfois de désir pour les filles d'Arabe, ce n'est qu'en vertu de clichés machistes, exotiques et libidineux.

